



Invite à la lecture

Jean Anouilh *Thomas More ou l'homme libre*

Quelques mois avant sa mort, Jean Anouilh décida de publier *Thomas More ou l'homme libre*. C'est un peu son testament; et peut-être son chef-d'œuvre. À mi-chemin entre le théâtre et le cinéma, il met en scène un de ces saints qu'il affectionne, que l'on pourrait appeler les saints politiques, et qui sont morts pour avoir voulu défendre l'honneur de Dieu contre le pouvoir envahissant de César.

Thomas More s'attire l'attention d'Henry VIII par sa brillante réputation d'homme de loi. Marié et père de famille, il devient maître des requêtes, puis accède à la charge de chancelier d'Angleterre. Lorsque Henry VIII asservit le clergé à l'autorité royale et oblige les Anglais à prêter serment à l'acte de soumission reconnaissant comme légitime l'union du roi et d'Anne Boleyn, après son divorce, il signe l'acte de fondation de l'Église anglicane. More refuse de prêter serment. Enfermé à la Tour de Londres, il sera décapité en 1535. Il aura perdu sa tête pour n'avoir pas voulu la courber.

Sombre destin, direz-vous. Mais Thomas est un saint pétri d'humanité. Sa bonne humeur et sa drôlerie, jusque dans les situations tragiques; sa tendresse de père de famille, réjoui par la tablée de ses enfants et petits-enfants, indulgent pour eux et sévère pour

lui-même; sa préférence tout humaine pour sa fille aînée Margaret; l'amitié réciproque qui le lie au roi; et jusqu'à son attention presque affectueuse pour les roses de son jardin, même si ce jardin fait penser à la solitude de celui des oliviers: tout cela éclaire la pièce et fait un charmant contraste avec son héroïsme.

Il connaît l'âpreté des chemins de la sainteté. A Margaret venue le visiter en prison pour essayer de le sauver, il reproche tendrement: «*Mrs Ève, Mrs Ève! Voilà que vous venez me tenter et avec le vieil argument de notre vieille mère*». Puis il lui avoue «*je ne suis que fragilité, Margaret et tu ne sais peut-être pas comme ma lutte est dure contre la faiblesse naturelle de mon cœur*».

La mort n'est pas facile à ceux qui ont goûté le miel de la vie et des êtres. À l'heure de mourir, il envie quatre chartreux qui ont dit «*non*» eux aussi, et qui «*s'en allaient joyeusement à la mort, comme des fiancés à un mariage*». Lui est lourd de l'amour des siens: «*quelle différence avec l'homme qui a goûté la douceur de la vie comme moi. C'est une lutte solitaire, et quand il faudra en payer le prix, je serai seul*».

Anouilh sait bien que les saints sont à Dieu une humanité de surcroît, qu'ils réitérent, chacun à sa manière, l'unique sacrifice

de substitution, exprimé par la parole prophétique: « *Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple* ». Ainsi, alors que toute sa famille prête le serment imposé par Henry VIII, More n'exige rien des siens. Quand il est condamné à mort, le roi décèle son secret, qui est celui d'un autre Christ: « *Un seul homme, il suffit d'un seul homme. Et même si je lui fais son procès et qu'on lui coupe la tête, il m'aura éternellement dit non! Mais qu'est-ce que c'est, à la fin, que cette puissance sans armes, qui se dresse seule contre tout?* »

En réalité, alors que le Christ était seul, d'une solitude vertigineuse, More n'est pas seul. À l'archevêque qui lui fait remarquer que « *la solitude est toujours mauvaise* », et qu'il est seul de son opinion contre le Grand Conseil du Royaume, il rétorque: « *Je crois avoir avec moi, My Lord, un autre Grand Conseil, plus grand encore que le Conseil d'un seul royaume, celui du Conseil général de toute la Chrétienté! L'immense nombre de ceux qui ont pensé comme moi quelquefois au péril de leur vie, depuis les débuts de la Chrétienté – et parmi lesquels beaucoup sont déjà des saints au ciel – l'immense foule des justes dont la terre grouillera le jour de la résurrection des corps, le jour où il n'y aura plus de royaumes, est avec moi je le sais. En vérité, je remercie Votre Seigneurie d'avoir peur pour moi de la solitude, mais je ne me sens pas seul* ».

La prédilection d'Anouilh pour les saints politiques s'exprime particulièrement dans la méditation, sur la part de César et sur la part de Dieu:

« — *Si je pouvais... Ah! S'il était possible de contenter le Roi sans que Dieu s'en trouve offensé! Mais c'est toujours la même histoire: il y a le Roi et il y a Dieu.* »

Margaret – « *il a été dit: il faut rendre à César...* ».

Thomas More, souriant: « *Ce qui appartient à César, mais quand César vient prendre autre chose, il faut qu'il y en ait un – un seul suffit presque toujours – qui dise non* ».

Et c'est ce « non » qui lui donne sa paradoxale liberté! Quand la porte de la prison s'est refermée sur lui, c'est alors, dit-il, qu'« *il s'est senti libre, pour la première fois* ». L'étrange liberté de ceux qui, ayant été privés de tout, ne sont plus au pouvoir de personne.

Dès le début de la pièce, cet homme si attaché aux siens se détache d'eux par son refus de conciliation.

« Mrs More – *On peut alléger tout de même la vie par une certaine souplesse.*

Thomas More – *Tout est raide autour de nous. Et il faut casser ou se heurter, ou user, mais c'est long. Il y a des choses que j'use, patiemment. Il y a des choses que je casse. Il y a des choses auxquelles je me heurte de front. J'ai des bosses mais je cogne toujours de la tête, au même endroit.*

...Mrs More – *La vie pourrait tout de même être plus aisée!...*

Thomas More – *Non. On ne va pas au Ciel dans un lit de plumes, ce n'est pas la voie* ».

Mais Anouilh déteste la haine civile et l'amertume des aigris. More, intransigent, a refusé la conciliation; mais le pardon, la réconciliation sont possibles au niveau supérieur, au plan de la foi, où tous tendent au salut éternel, le leur et celui des autres. Thomas More, au moment de mourir, reconnu coupable de haute trahison et condamné à avoir la tête tranchée, dit simplement, et c'est peut-être la plus belle page d'Anouilh: « *je n'ai rien à ajouter, My Lords. Sinon que, tout comme le bienheureux apôtre saint Paul assista et consentit à la mort de saint Étienne, gardant les habits de ceux qui le lapidaient, non sans que tous deux soient unis à jamais – de même j'espère, en vérité, et je prierai fermement que vos Seigneuries qui avez été mes juges et m'avez condamné sur terre et moi-même, puissions nous rencontrer au ciel pour notre salut éternel* ».

Un grand moment de théâtre, où l'on respire l'air des cimes.

Danièle Masson